

## Présentation

Ce cinquième volume des *Publications Grecun* intitulé « La Nation en fête en Amérique latine (XIX<sup>ème</sup>-XXI<sup>ème</sup> siècles) – Tome II / Festejando la Nación en América Latina (siglos XIX-XXI) – Tomo II » réunit les Actes de la Journée d'Études qui s'est tenue le 7 avril 2017 à l'Université Paris Nanterre, organisée conjointement par les équipes du GRECUN (*Groupe État, Culture, Nation*<sup>1</sup>) et d'ALHIM (*Amérique Latine Histoire Mémoire*)<sup>2</sup>. Ces actes prolongent la réflexion amorcée dans une première publication<sup>3</sup> qui réunissait les contributions de chercheurs travaillant sur les célébrations du national. Notre analyse portait alors sur les différentes modalités de célébrations officielles de la nation qui visaient à homogénéiser le corps national, à (re)créer un sentiment d'appartenance commune et à produire de l'identité. Nous avons alors pu observer comment ces célébrations, contextuellement situées, répondaient aux nécessités politiques, économiques et sociales du moment. Dans ce volume, nous avons souhaité poursuivre notre exploration des différents procédés de construction du « corps national » en Amérique latine et aborder certaines questions soulevées lors de la première publication, qui demeuraient en suspens. Les différents articles proposés ici mettent en lumière les acteurs et les témoins, ainsi que les différents espaces – physiques et symboliques – de célébration et de contre-célébration du national, où ne cessent de se mêler tensions et ambiguïtés.

Un premier volet intitulé « Célébrations officielles et contre-célébrations » propose de revenir sur les différentes modalités de célébration de la nation, notamment à travers l'image, la commémoration ou encore le symbole. Nous avons souhaité inclure dans notre réflexion les tensions et les stratégies identitaires adoptées par les différents acteurs face à la pédagogie du national imposée par les autorités. Les contre-célébrations peuvent être le lieu de re-

---

<sup>1</sup> Centre d'Études Ibériques et Ibéro-Américaines (EA 369), Université Paris Nanterre, carnet de recherche visible en ligne : <<https://grecun.hypotheses.org/>>

<sup>2</sup> Laboratoire d'Études Romanes (EA 4385), Université Paris 8, carnet de recherche visible en ligne : <<https://alhim.hypotheses.org/>>

<sup>3</sup> Dalila Chine Lehmann, Natalia Molinaro (coord.), « La Nation en fête en Amérique latine (XIX<sup>ème</sup>-XXI<sup>ème</sup> siècles) », *Les Cahiers ALHIM*, n° 33, 2017. En ligne : <<http://journals.openedition.org/alhim/5646>>

sémantisations, mais aussi faire l'objet de récupérations politiques en raison de leur efficacité symbolique et de leur légitimité sociale. Il sera tout particulièrement question ici de la place octroyée aux communautés indigènes lors des célébrations du soi national, question abordée par les contributions de Marie Lecouvey et Helia Bonilla, Martín P. Otheguy, Sarah Dichy-Malherme et Jérémie Voirol.

Dans leur article intitulé *Conmemoraciones de héroes aztecas en la ciudad de México e inclusión de los indígenas capitalinos (1867-1910): dos casos particulares*, Marie Lecouvey et Helia Bonilla reviennent sur les procédés d'inclusion-exclusion des indigènes de Mexico lors des commémorations rendant hommage aux « héros aztèques » célébrés sous Porfirio Díaz, entre 1867 et 1910. L'inauguration de deux monuments dédiés à Cauhtémoc (empereur aztèque à la tête du dernier mouvement de résistance face aux Espagnols) permet aux auteures d'interroger l'inclusion des communautés indigènes de la capitale lors de ces festivités. Elles montrent comment, à partir de 1870, cette figure devient un élément clé du panthéon national mexicain, tout en mettant à jour un paradoxe : ces stratégies festives poussant à une patrimonialisation du passé autochtone n'empêchent pas pour autant l'exclusion des Indiens du projet national.

Ces tensions et ambiguïtés vont de pair avec les représentations de l'altérité, elles-mêmes révélatrices des relations de pouvoir. Face à la logique d'imposition d'un modèle national unique pensé verticalement depuis l'État – et par conséquent, dans un contexte de domination symbolique –, d'autres dynamiques se mettent en place pour proposer des projets « en marge » qui donnent la priorité à la singularité et à la différence. Cette reconnaissance de l'Autre dans sa différence devient un élément de négociation pour certaines communautés autochtones, comme en témoignent les articles de Martín P. Otheguy, Sarah Dichy-Malherme et Jérémie Voirol.

Dans *La trahison des images : fêtes nationales et identités ethniques durant le premier péronisme (1946-1955)*, Martín P. Otheguy se concentre sur le cas argentin et montre comment l'avènement du péronisme dans les années 1940 constitue une étape cruciale dans l'invisibilisation des populations autochtones ou, du moins, de leur identité ethnique. En revenant sur les fêtes du premier péronisme (1946-1955), il met à jour les différentes étapes de ce processus d'effacement et de construction d'un « mythe de l'uniformité »<sup>4</sup>. L'article de Sarah Dichy-Malherme, *La celebración oficial del Inti Raymi por la educación pública ecuatoriana: la reinención de una tradición plurinacional*, propose d'autres éléments de comparaison, puisqu'il aborde un cas opposé, celui de l'Équateur et la célébration de l'Inti Raymi au sein des établissements scolaires, dans le cadre

---

<sup>4</sup> Briones, Claudia ; Gorosito Kramer, Ana María, « Perspectivas antropológicas sobre el Estado-nación y la etnicidad. Argentina, 1936-2006 » : *Relaciones de la Sociedad Argentina de Antropología*, vol. 32, Buenos Aires, 2007, p. 362.

des politiques interculturelles mises en place à partir de 2008. Associée par le passé à la résistance indigène, cette célébration a été institutionnalisée par le gouvernement de Rafael Correa. Tout en opérant un retour sur les origines historiques de cette fête et sur la place accordée par le mouvement indigène équatorien, l'analyse du discours des autorités lors de la célébration officielle de 2016 souligne les difficultés de construction d'un État plurinational et ce, malgré la proclamation de la Constitution de 2008. L'auteure nous expose certaines limites du concept d'interculturalité : les discours officiels et les politiques mises en place tendent davantage à gommer les différences plutôt qu'à les valoriser. Enfin, ce premier volet aborde la question des rapports de force existants entre les différents célébrants. L'article de Jérémie Voirol, consacré à la fête du Pawkar Raymi célébrée à Otavalo, dans les Andes équatoriennes – *La fête autochtone du Pawkar Raymi à Otavalo (Andes équatoriennes). Entre reproduction et remise en cause des idéologies nationales du « métissage » et du multiculturalisme* –, montre le positionnement et les stratégies identitaires adoptées localement pour faire valoir l'appartenance des Otavalos à la nation.

Il est ainsi question, tout au long de ces pages, d'inclusion, d'intégration des groupes sociaux par le biais de politiques symboliques, mais aussi d'exclusions. L'article d'Estelle Amilien, *Amazonie et Antarctique péruviens : le drapeau comme vecteur d'intégration ?*, revient sur le rôle du drapeau péruvien en tant que catalyseur et vecteur d'un sentiment d'appartenance nationale dans des zones éloignées de la capitale et considérées comme marginales, notamment en Amazonie et en Antarctique. L'auteure se penche tout particulièrement sur l'efficacité du symbole, sur sa dimension visuelle et sur son impact dans les imaginaires, en détaillant les différents usages du drapeau dans la base Machu Picchu et dans la province de Loreto, au nord du pays. Que ce soit par l'État, qui voit en ce symbole une façon de nourrir le sentiment d'appartenance à la nation, ou par les communautés awajun et wampi, qui souhaitent faire valoir leurs droits lors du *baguazo* en 2009, l'usage du drapeau lors des festivités sert, malgré les divergences, à vivifier le sentiment national et à créer des « communautés d'expériences »<sup>5</sup>.

Dans un deuxième volet intitulé « Quand la Nation se fête ailleurs », nous avons souhaité dépasser les frontières géographiques et symboliques pour interroger la transnationalisation de certaines pratiques liées aux célébrations du national. Cette section met l'accent sur la fabrique de « nouveaux » espaces publics et symboliques : en effet, si l'État est l'un des principaux ordonnateurs, la nation se fête également « ailleurs », au-delà de ses frontières géographiques, des espaces institutionnels ou des lieux de mémoire traditionnellement assignés.

Dans son article intitulé *Célébrer la victoire des armées de l'indépendance dans le Paris de la Restauration : entre manifestation et conscience d'appartenance*, Clara María Avendano revient sur le Paris des années 1820, où évoluaient certains

---

<sup>5</sup> Nora, Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire*, Tome II, Paris, Gallimard, 1986.

membres de l'élite politique, économique et culturelle du Nouveau Monde. L'auteure examine le rôle joué par les célébrations des victoires des armées de l'indépendance dans l'émergence d'une nouvelle conscience d'appartenance et le développement de nouvelles formes de sociabilité, en particulier dans les salons parisiens. Elle évoque notamment le cas de Francisco A. Zea et Ignacio Sánchez de Tejada, citoyens de la jeune République de Colombie. Dans un autre registre, plus contemporain mais très semblable, Paola García s'intéresse aux transferts des pratiques religieuses au-delà des frontières nationales et démontre qu'elles contribuent également à alimenter ou à créer un sentiment d'appartenance nationale. Son article, *Fiestas patronales y migración latinoamericana*, interroge l'impact des processus migratoires sur les formes de célébrations des Saints Patrons en Espagne et aux États-Unis et met en lumière les différents transferts sémantiques. Ces pratiques, reproduites dans d'autres espaces géographiques, posent la question du déplacement et de la reterritorialisation du sentiment national dans des espaces-temps différenciés. Non seulement de nouvelles formes de dévotion se mettent en place, mais surtout, les migrants reconstituent un espace social et politique au sein duquel ils peuvent réaffirmer l'appartenance à leur communauté d'origine.

En outre, la nation se fête dans d'autres espaces symboliques qui peuvent servir à interroger les contenus et les formes de célébrations nationales. La nation est « contée » et célébrée, par exemple, dans la presse ou le cinéma. S'inspirant des travaux de Maurice Agulhon<sup>6</sup>, Danislady Mazorra dans *La imagen del 20 de mayo en Cuba republicana* propose une étude diachronique de la personnification du 20 mai 1902 à travers les revues illustrées de l'époque : *Bohemia* et *Carteles*. Cette allégorie féminine qui, dans les différentes couvertures, personnifie à ses débuts la gloire de la République cubaine, finit par signifier l'échec d'une nation ravagée par les conflits politiques. Les illustrations des célébrations de la victoire de la République cubaine sont abandonnées dès la Révolution de 1959 : l'allégorie est mise à rude épreuve et tombe en désuétude pour laisser place à de nouveaux mythes fondateurs. Par ailleurs, l'analyse comparative proposée par Gloria de los Ángeles Zarza Rondón dans sa contribution *Festejando la Nación en América Latina. Fútbol, dictadura y cine: Argentina' 78 a partir del género documental*, montre non seulement les récupérations et instrumentalisation dont les célébrations du national peuvent faire l'objet, mais aussi comment le film documentaire, de par sa nature, participe également à la construction de récits sur le passé, aux représentations ainsi qu'à la mise en scène de la nation. Ces trois regards posés sur la Coupe du Monde de Football qui fut organisée en 1978 à Buenos Aires, tandis que l'Argentine était en pleine dictature, montrent les oscillations de ces narrations et représentations autour de l'événement selon les contextes.

---

<sup>6</sup> Agulhon, Maurice, *Les Métamorphoses de Marianne. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1914 à nos jours*, Paris, Flammarion, 2001.

Parmi ces espaces symboliques nous incluons également les textes officiels ou encore les lieux de mémoire. Un dernier volet « Varia » est consacré aux « Espaces juridiques et mémoires ». L'article de Nathalie Jammet-Arias, *Del uso de las constituciones en Suramérica, de la afirmación de la independencia a la legalización de gobiernos autoritarios*, offre une étude comparative de l'évolution des constitutions chilienne, péruvienne et bolivienne depuis leur création jusqu'en 1839. L'auteure analyse, à travers trois exemples révélateurs, comment les objectifs assignés aux premières constitutions – l'Indépendance, la reconnaissance de droits fondamentaux – ont très vite évolué vers une fonction de justification politique pour la classe dirigeante et une légitimation d'une structure sociale pourtant anti-démocratique. Les classes dirigeantes au pouvoir dans les années qui suivirent l'indépendance firent des constitutions un instrument de légalisation de régimes autoritaires. L'article d'Enrique Fernández Domingo, intitulé *Les filiations discursives du Museo de la Memoria y los Derechos Humanos de Santiago du Chili*, montre quant à lui combien la mise en scène des récits nationaux fait l'objet de négociations, voire de conflits. En étudiant la narration proposée par le Musée de la Mémoire et des Droits de l'Homme de Santiago du Chili, l'auteur examine les recours utilisés pour l'ancrage symbolique de cette dernière dans une mémoire sociale et la création d'un lien de continuité avec le récit national libéral progressiste. Tenant compte de la dimension internationale de ces pratiques, il met à jour la filiation de ces modes discursifs et symboliques avec le paradigme de la « Nouvelle Muséologie ».

Tout en suscitant de nouvelles interrogations, les différentes contributions de cet ouvrage collectif montrent la pertinence d'une approche comparée et connectée des modalités de célébrations du national<sup>7</sup>. En raison de l'effort historique déployé par l'élite latino-américaine pour construire, puis fomenter un sentiment d'appartenance à la nation, et étant données les connexions qui relient ces pratiques et discours en dépit des frontières géographiques, sociales ou politiques, le cas latino-américain est intéressant à plus d'un titre. Il invite les chercheurs issus de différentes disciplines et travaillant sur diverses aires culturelles à entrecroiser les regards.

**Dalila CHINE LEHMANN**  
**Natalia MOLINARO**

---

<sup>7</sup> Voir, entre autres, l'ouvrage de Françoise Martínez, qui renforce ce constat : *Fêter la nation. Mexique et Bolivie pendant leur premier siècle de vie indépendante (1810-1925)*, Nanterre, Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2017.

